

—Merci !... Adieu !...

Resté seul dans cette grande salle vide et à peine éclairée, Jacques se prit à rire.

Il riait de son amour comme d'une faiblesse ridicule !

Les menaces du nain lui revinrent aux oreilles : *Ton sang !... j'aurai ton sang !...*

Vaines paroles dans la bouche de cet avorton !

Pourtant, Jacques frissonnait en se les rappelant.

—Mauvaise journée ! se dit-il. J'ai commencé par perdre dix mille francs ; je termine en m'embarquant dans une sottise histoire de femme.

Il se disposait à faire un tour de promenade, lorsqu'une averse se déclara soudain.

Jacques n'avait plus que la ressource de passer la soirée au salon de jeu.

Il y retrouva sa veine du quartier latin et du cercle des Amateurs-Réunis.

Les pièces de vingt sous s'amoncelaient devant lui. Il semblait commander à la couleur. Trois fois il monta sur un numéro, et, trois fois, ce numéro sortit.

Sant'Argeli en avait chaud.

Il voyait son pauvre argent sortir de la caisse pour n'y plus rentrer ; car tous les pontes, confiant à la chance inouïe du jeune homme, misaient derrière lui.

Et à chaque pièce de vingt sous que le banquier lui jetait, Jacques soupirait, songeant qu'avec le quart de cette réussite, il eût fait fortune en deux heures à la roulette de Monte-Carlo.

Vers minuit, comme il se reposait, tout songeur, dans un fauteuil, au fond de la salle, quelqu'un s'assit auprès de lui.

—Bonsoir jeune homme, êtes-vous toujours ensorcelé ?...

C'était le convive qui, pendant le dîner, l'avait si bien renseigné sur Piédro Ramez et son bouffon.

Il avait l'air si inoffensif que Jacques, malgré sa mauvaise humeur, le laissa dire.

Le bonhomme allait son petit train, enchanté de parler de la caissière.

—Oui, c'est comme ça ; on arrive ici pour passer quelques jours : le temps de perdre ses économies à la roulette ; et on s'y installe à demeure. Est-on bête, surtout quand on devient vieux !... Dire que, tous les jours, je reçois des dépêches de mes enfants ! ils me croient malade, ils me supplient de rentrer au bercail !

Se penchant à l'oreille de Jacques :

Le meilleur service que vous pourriez me rendre, dit-il, ce serait de l'enlever.

Jacques haussa les épaules :

Il allait prier l'importun de le laisser à ses réflexions lorsque ce dernier attira son attention sur un personnage qui venait d'entrer.

—Je vous ai expliqué Piédro Ramez et son secrétaire. Voici son matamore.

—Son matamore ?... demanda Jacques, qui se prenait de curiosité.

—Oui, son spadassin à gages, un Mexicain, du nom de Lagus. Cet individu a déjà tué en duel trois malheureux qui portaient ombrage à son patron.

L'individu en question était de moyenne taille, maigre, sec, nerveux, d'allures dégagées ; il affectait un air hautain et agressif.

—Lagus ne vient jamais ici, ajouta l'homme aux confidences. Méfiez-vous, jeune homme, si vous tenez à profiter de votre belle jeunesse.

Jacques se redressa.

Le matamore tournait autour de la table de jeu, comme s'il cherchait quelqu'un.

Cette exploration terminée, il fouilla de ses yeux noirs et perçants, le fond de la salle.

Son regard se croisa avec celui du jeune homme.

Jacques sentit l'ennemi.

Battrait-il en retraite ? Cette prudence n'était pas de son âge.

Confiant en sa force physique, il retourna à la roulette et recommença à pointer.

L'horloge sonna la demie.

A une heure précise, Sant'Argeli devait congédier son monde.

Soudain, comme Jacques se baissait pour ramasser son enjeu doublé par le croupier, le matamore le repoussa de la main, disant :

—Êtes-vous fon ou voleur ? cet argent est à moi ?

Jacques lui saisit le bras.

—Retirez ces insultes, misérable ! sinon !...

—Par un effort suprême, le Mexicain se dégagea. Jetant son gant au visage de Jacques.

—J'attends vos témoins, mon petit monsieur.

Jacques était très pâle, mais de sang-froid.

—Mes témoins, dit-il, les voici.

Il montrait ses poings.

Avant que le matamore eût le temps de se mettre sur la défensive, il l'envoya, d'une formidable poussée, rouler sur le plancher.

Lagus se releva tout meurtri.

Une lame de couteau brillait dans sa main droite.

Mais, en un clin d'œil, il fut désarmé par les témoins de cette scène rapide.

Jacques profita de la bagarre pour remonter dans sa chambre.

Entendant rentrer Pelligrani, il alla frapper à sa porte.

—Qui est là ? demanda le rastaquouère.

—Moi, Jacques Brémont.

—Bonsoir.

—Ouvrez.

—Je n'y suis que pour moi.

—Il faut pourtant que je vous parle.

Je vous écoute.

—Vous jouez un vilain jeu, Pelligrani ! Dites à votre commanditaire que je ne le crains pas, ni lui, ni son petit monstre, ni son Mexicain !

—Tout ça, c'est de l'hébreu pour moi.

—Ne faites donc pas le bon apôtre !

—Vous n'avez rien de plus sérieux à me dire ?

—Non, en attendant l'occasion de vous froter les côtes.

Le lendemain matin, vers huit heures, deux gentlemen se présentaient à la villa des Orangers et y demandaient Jacques Brémont.

Sant'Argeli les fit passer dans un salon réservé ; puis il alla prévenir le jeune homme.

Jacques ne connaissait personne à Nice ; ces gentlemen ne pouvaient être que les témoins du spadassin au service de Piédro Ramez.

Il leur fit répondre qu'il ne voulait recevoir qui que ce fût sous aucun prétexte.

Cette aventure ne laissait pas que de l'inquiéter un peu.

Il ne se sentait pas de force à lutter contre tant de millions dans une seule bourse.

On pouvait, à forces d'outrages, le mettre dans l'obligation d'accepter un duel inégal.

De la part de telles gens, tout était à redouter.

Les menaces du nain résonnaient toujours à ses oreilles.

Or, il se targuait d'être pratique et de dominer jusqu'à ses passions, lorsque l'intérêt le commandait.

Il sacrifia son amour naissant et résolut de quitter un pays où il n'avait plus que de l'argent à perdre et des dangers à récolter.

Il fit monter Sant'Argeli dans sa chambre.

—Ces gens sont-ils partis ? demanda-t-il.

—Oui, Excellence.

—Qu'ont-ils dit ?

—Rien, Excellence.

—Donnez-moi ma note et faites amener une voiture.

—Vous nous quittez, monseigneur ? dit l'hôtelier en simulant un regret que son sourire démentait.

—Oui, et je ne suis pas près de revenir.

—N'oubliez pas mon adresse, Excellence ; tout à votre service.

Jacques fit sa valise, chargea un domestique de la porter dans la voiture et descendit lentement l'escalier.

Comme il passait devant le bureau de l'hôtel, il aperçut Pelligrani en conférence avec la patronne.

Il s'arrêta pour prêter l'oreille, et ces mots, prononcés par Angélica, parvinrent jusqu'à lui :

—C'est grave, c'est très grave.

Il n'en entendit pas davantage ; sans doute on l'avait vu et on se taisait.

Ferait-il ses adieux à Savinia ?...

Il s'était juré de partir sans la voir ; mais, vraiment, c'était trop exiger de la volonté humaine.

L'instinct le poussa dans la salle à manger, où Savinia se trouvait seule.

—Adieu, mademoiselle, dit-il ; mais, avant de m'éloigner, de me séparer de vous pour toujours peut-être, je dois vous avertir que des intrigants jouissant de toutes les ressources de la fortune ont résolu votre perte. Fuyez cette ville maudite, et, si jamais vous venez à Paris, rappelez-vous que Jacques Brémont vous a promis son dévouement, tout son dévouement.

Elle était très pâle. Ses beaux yeux attristés en disaient plus qu'elle ne l'aurait voulu.

—Je suis bien malheureuse, murmura-t-elle, et je n'ai plus personne pour me défendre.

C'était l'inciter à retarder son départ, à l'assister jusqu'à ce qu'elle fût à l'abri de ses ennemis.

Il le comprit, et toutes ses résolutions fléchirent un instant.

L'arrivée de Sant'Argeli le rappela au sentiment de sa sécurité personnelle.

Il se crut fort en abandonnant Savinia à son sort : il n'était que l'âche et égoïste.

Il ne méritait pas que cette jeune fille, belle entre toutes et "brave" comme on dit en Province, le choisit pour défenseur.